



Partenaire de



PREPA VOGT

Yaoundé, 21 Juin 2014

B.P. : 765 Yaoundé
Tél. : 22 01 63 72 / 96 16 46 86
E-mail. : prepavogt@yahoo.fr
www.prepavogt.org

ESSCA (Management-Finances)

CONCOURS D'ADMISSION
SESSION DE JUIN

SYNTHESE DE DOCUMENTS
DUREE: 1 H30

Nombre de pages de texte : 06

Conseils méthodologiques

1. Prenez le temps de lire très attentivement tous les textes en surlignant ou en soulignant les éléments qui semblent appartenir à la problématique qui se dégage. Après avoir dégagé les idées principales, établissez un plan qui comprendra obligatoirement une introduction, un développement en deux ou trois parties et une conclusion.
2. Rédigez l'introduction qui doit annoncer le sujet, posez la problématique et proposez votre plan (qu'il sera important de respecter par la suite !). Comptez les mots de cette introduction. Vous devez impérativement indiquer par un signe étoile (*) un ensemble de 50 mots.
3. Reprenez les textes et rédigez le développement. Attention à bien respecter le plan annoncé dans l'introduction. Le lecteur doit pouvoir accéder au plan à la simple vue de la copie. Rédigez des paragraphes distincts en n'oubliant pas d'introduire une phrase qui permet – à la fin de chaque paragraphe – de faire le lien avec le suivant. Comptez les mots du développement. S'ils sont trop nombreux, posez-vous la question du bien fondé de certains adverbes et adjectifs ...
4. Rédigez la conclusion qui doit ouvrir le débat, sans toutefois contenir d'idées personnelles. Soignez bien cette partie ; c'est la dernière impression sur laquelle votre lecteur restera. Comptez les mots de cette dernière phrase.

5. Recomptez tous les mots.

6. Rédigez votre synthèse sur la feuille de copie PREPAVOGT-ESSCA.

7. Relisez votre synthèse. N'oubliez pas que trop d'erreurs d'orthographe entraînent une forte décote sur la note. Pensez également à indiquer le nombre exact de mots à la fin de la synthèse. Les mots sont systématiquement recomptés lors de la correction.

8. Pour faciliter votre travail de comptage des mots, vous pouvez diviser vos feuilles de brouillon en dix colonnes. Vous placerez un mot dans chaque colonne.

Lisez attentivement les instructions suivantes avant de vous mettre au travail.

Il vous est demandé de faire la synthèse, et non une suite de résumés, de l'ensemble des 10 documents présentés, en **400 mots**, avec une tolérance de 10%, c'est-à-dire de 360 à 440 mots.

Voici les consignes à suivre :

- Respecter l'orthographe et la syntaxe de la langue française
- Soigner la calligraphie
- Ne pas donner son avis sur le sujet proposé
- Ne pas faire référence à un document en indiquant son numéro d'ordre, son auteur, son titre
- Mettre un signe * après chaque groupe de 50 mots
- Noter le nombre total de mots à la fin de la synthèse et vérifier. Le décompte des mots est systématiquement contrôlé par les correcteurs.

Le barème de correction prend en compte tous ces éléments.

Le non-respect de l'une au moins des consignes est fortement pénalisé.

Remarque :

La phrase « Aujourd'hui, 4 juillet c'est-à-dire jour anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, 75% des nations de l'ONU se réunissent à New York. » comporte 27 mots.

Texte 1 :

L'on sait qu'il existe ou qu'il a existé dans le monde bien plus de cinq mille langues, mais des centaines d'entre elles ne sont plus utilisées, ni par des individus ni par des communautés linguistiques. Quelques-unes, comme le latin, le grec ancien, le slavon et d'autres, mènent une vie des plus diminuées, tels des monuments vénérés du passé qui ont encore un rôle réduit et spécialisé à jouer clé nos jours ; la plupart n'ont d'intérêt que pour un petit groupe de linguistes, d'historiens et autres spécialistes qui ont les yeux tournés vers le passé. Beaucoup de langues se sont éteintes sans que nous puissions les connaître en détail ; seules sont à notre disposition, pour nous donner une idée de ce qu'elles pouvaient être, des données fragmentaires, écrites ou signalées par ceux qui les ont parlées ou observées il y a des centaines ou même des milliers d'années. D'autres ont disparu complètement sans qu'on puisse avoir la moindre information sur leur nature ; il ne reste que leurs noms mentionnés dans des documents historiques et parfois quelques remarques notées il y a bien des années, épargnées par le temps, et qui viennent nous donner un aperçu des caractéristiques particulières de telle ou telle langue et de leurs locuteurs. Bien d'autres langues, certes beaucoup plus nombreuses que ces langues mortes dont nous connaissons quelques bribes, ont disparu sans laisser aucune trace.

Cette disparition des langues continue de nos jours et s'est même terriblement accélérée au cours des jeux, cents dernières années. Durant cette période, des centaines de langues, surtout des langues indigènes, ont cessé d'exister dans plusieurs continents — l'Amérique et l'Australie particulièrement -, et des centaines d'autres auront le même sort dans un avenir prévisible. !

Stephen A. Wurm, revue *Diogène*, n° 153, janvier-mars 1991, Éd. Gallimard-

Texte 2 :

« Une conversation n'est pas seulement un échange de propos, mais une surenchère ludique. Elle doit toujours être divertissante et régulièrement provoquer le rire des autres. Tout échange conversationnel devient donc une véritable joute verbale où chacun veut briller dans le miroir tendu par les autres. Ils ont beau gommer les différences et insister sur le partage, ils restent néanmoins concurrents au niveau du discours. Et en bande chacun se veut le bout-en-train de tous, le pôle autour duquel les autres se rassemblent ».

Brunehilde Bichuyck, *Graines de paroles* (collectif), Éd. du CNRS, 1939.

Texte 3 :

Ce qu'il faut garder à l'esprit, c'est que, dans un type de civilisation de plus en plus unifiée, une certaine unification du vocabulaire n'est pas seulement inévitable, elle est à certains égards souhaitables. Au lieu de nous plaindre sans cesse de l'« invasion » de mots d'origine anglaise, reconnaissons que cette invasion ne fait que se substituer souvent aux emprunts au latin et au grec. Songeons à équilibrer dans une certaine mesure ces importations par quelques exportations. Ce ne sera pas seulement l'affaire de la

technologie, ni même de la culture. La défense de notre langue doit d'abord consister à la protéger des abus qui en sont faits de l'intérieur. On n'en est plus, heureusement, à l'époque où le secrétaire général de l'organisme officiel destiné à promouvoir la langue française publiait une circulaire où les fautes d'orthographe et de grammaire les plus grossières faisaient rire les francophones de Suisse ou de Belgique. Mais des leçons seraient encore à donner à certains journalistes prétentieux (quel anglicisme plus inutile et plus abusif que *garder un profil bas*, correspond à aucune image en français ?), voire à des gens de radio et de télévision, qui ont vite fait de répandre fautes de syntaxe et bévues de vocabulaire. Qui dénoncera, sinon les faux emplois de *soit... soit* (« soit tu viens, soit, tu restes »), sans doute déjà trop entrés dans l'usage pour qu'on ait une chance de s'y opposer, au moins, par exemple, l'indéfendable expression *loin s'en faut*, contamination de *loin de là* et *tant s'en faut*, qui néglige la valeur de *faut*, manquer ? Dommage que l'office de la langue française créé auprès de l'ancienne télévision française ait disparu : il aurait fort à faire.

Article de Frédéric Delofire dans *La Revue des Deux-Mondes*, novembre 1991.

Texte 4 : L'analyse attentive du texte

Que dire des langues que le latin a détrônées et dont nous n'avons pas toujours une idée exacte, des langues que l'on parlait dans la péninsule ibérique, en Gaule ou dans l'actuelle Roumanie avant la conquête romaine ? Elles sont bien évidemment mortes si [nous] entendons par là qu'on ne les parle plus, mais cette mort n'est pas comparable à celle du latin : dans le premier cas, les langues disparues n'ont guère laissé d'autres traces que des substrats, qui font d'ailleurs les caractéristiques des différentes langues romanes ; dans le second cas, la langue morte, le latin, s'est simplement transformée.

Car il y a trois façons pour une langue de « disparaître » :

- La disparition par transformation, chaque fois que, comme dans le cas des langues romanes, une forme linguistique évoluée, se différencie géographiquement au cours d'une expansion du peuple qui la parle, pour donner naissance à une famille de langues. L'exemple du latin, nous l'avons dit, est alors qualitativement comparable à celui de l'indo-européen, qui de la même façon a disparu par transformation, dans un laps de temps beaucoup plus important, mais il est aussi comparable à celui de l'arabe classique, qui s'est sur un laps de temps plus court transformé dans les différents « dialectes » modernes.
- La disparition par extinction lorsque, dans certains cas, les derniers locuteurs d'une langue meurent sans laisser de descendance. Il y avait par exemple au début des années 1980 en Amazonie équatorienne, dans la province du Napo, un vieux couple parlant tête, langue qui ne pouvait que s'éteindre avec eux. Cette disparition d'une langue, résultat de la disparition d'un groupe de locuteurs, ne s'effectue donc pas au profit d'une autre langue, par transformation ou par remplacement.

- La disparition par remplacement, chaque fois qu'une langue dominée disparaît sous une langue dominante : c'est bien évidemment le cas symétrique du premier, la transformation du latin en l'une ou l'autre des langues romanes impliquant la disparition des langues parlées antérieurement.

Louis-Jean Calvet, *La Guerre des langues et les politiques linguistiques*, Ed. Pavot, 1987.

TEXTE 5 : Monologue du maître

Le maître n'a pas de nom et semble n'exister par sa fonction

Se réveiller comme ça, de très bonne heure, et entendre - entendre seulement - tout le monde se réveiller petit à petit et se remettre à vivre, mais à côté.

Comme si je m'étais réveillé de travers. Réveillé invisible, muet, incapable de toucher. Comme si cette vie que j'entends et la mienne étaient séparées par une mince, une immatérielle mais infranchissable cloison, par une distance sans espace.

Comme si j'étais mort ; comme si je n'étais plus que le lieu où se passe toute cette vie qui n'est pas à moi, où s'usent toutes ces choses.

Il y aurait, par exemple, des insomnies dans la mort comme il y en a dans le sommeil, ce serait ça.

J'ai envie d'aller me recoucher dans ma tombe.

Je ne tiendrai pas longtemps debout, si je suis mort.

Et tout ça pour en arriver là : je viens de baver.

Tant d'expériences, toute une vie, et elle est toute seule, ma petite tache de bave ! Et j'en arrive à elle.

Rien à leur dire. Leurs bruits, leurs bulles. Leur bonne volonté, qu'ils s'en aillent ! - Non, je ne veux pas qu'ils s'en aillent."Même ma tête, ma main passe au travers sans rien sentir. Je ne parle plus assez fort pour m'entendre. Eux... eux... eux... Sonnon. Sonnon toutefois. Di ding.

Mon fossoyeur.

Je leur glisse entre les doigts comme un bout de savon. Leurs doigts voulaient trop me retenir, c'est cet excès de force qui m'a fait gicler par la porte. Foutu à la porte. Moi, le patron.

Toutes les grandes portes étaient verrouillées, surveillées. Les petites portes aussi ; mais pas toutes les plus-que-petites. J'ai jailli par la plus petite des fentes. (Faut dire que j'avais bien fondu. Une bille de beurre, ce qui restait de moi.)

Ce qui s'est passé à la maison depuis ma disparition dans un cercueil, voilà ce qui m'intéresse encore. Si j'avais la force de renaître, je rentrerais dans ma maison, comme domestique. Pour voir.

Ils ont dû me remplacer par un plâtre.

Roland Dubillard, *La Maison d'os*, Éd. Gallimard, 1962, scène LXXVI.

Texte 6 : De l'utopie à LA SCIENCE-FICTION

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les œuvres de fiction (voyages imaginaires) qui comportent l'élaboration d'une langue sont des utopies positives. Les langues maginaires sont des langues idéales propres à servir de moyen d'expression à des sociétés idéales. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, ces langues reflètent essentiellement la recherche d'une langue philosophique parfaite, d'une « caractéristique universelle ». Avec *La Race future*, (*The Corning Race*) de Bulwer-Lytton (1871) commence l'ère de l'anti-utopie. À partir de cette date, les langues imaginaires s'inséreront de plus en plus souvent dans des œuvres pessimistes ; elles ne seront plus au service de la perfection de la pensée philosophique, mais deviendront des instruments d'asservissement ou de manipulation. Le rêve tournera au cauchemar. Le thème espérantiste, symbole de volontarisme idéaliste, n'inspirera pas les auteurs de ce que l'on appellera désormais la science-fiction. Le voyage imaginaire, par contre, joignait l'utile à l'agréable ; bien que se voulant distrayant, il comportait souvent une visée didactique ou édifiante.

Marina Yaguello, *Les Fous du langage*, Éd. du Seuil, 1984.

Texte 7 : Langages dans les empires de la lune

Outre qu'ils me prenaient pour un animal des mieux enracinés dans la catégorie des brutes, ni je ne savais leur langue, ni eux n'entendaient pas la mienne, et jugez ainsi quelle proportion ; car vous saurez que deux idiomes seulement sont usités en ce pays, l'un qui sert aux grands, et l'autre qui est particulier pour le peuple.

Celui des grands n'est autre chose qu'une différence de tons non articulés, à peu près semblables à notre musique, quand on n'a pas ajouté les paroles à l'air, et certes c'est une invention tout ensemble et bien utile et bien agréable ; car, quand ils sont las de parler, ou quand ils dédaignent de prostituer leur gorge à cet usage, ils prennent ou un luth, ou un autre instrument, dont ils se servent aussi bien que de la voix à se communiquer leurs pensées ; de sorte que quelquefois ils se rencontreront jusqu'à quinze ou vingt de compagnie, qui agiteront un point de théologie, ou les difficultés d'un procès, par un concert le plus harmonieux dont on puisse chatouiller l'oreille.

Le second, qui est en usage chez le peuple, s'exécute par le trémoussement des membres, mais non pas peut-être comme on se le figure, car certaines parties du corps signifient un discours tout entier, Il agitation par exemple d'un doigt, d'une main, d'une oreille, d'une lèvre, d'un bras, d'un œil, d'une joue, feront chacun en particulier une oraison ou une période avec tous ses membres. D'autres ne servent qu'à désigner des mots, comme un pli sur le front, les divers frissonnements des muscles, les renversements des mains, les battements de pied, les contorsions de bras ; de sorte que, quand ils parlent, avec la coutume qu'ils ont pris d'aller tout nus, leurs membres, accoutumés à gesticuler leurs conceptions, se remuent si dru, qu'il ne semble pas d'un homme qui parle, mais d'un corps qui tremble.

Cyrano de Bergerac, *Les États et empires de la lune*, première édition posthume 1656.

Texte 8 : Langages dans les empires du soleil

J'arrivai dans une fondrière où je rencontrai un petit homme tout nu assis sur une pierre, qui se reposait. Je ne me souviens pas si je lui parlai le premier, ou si ce fut lui qui m'interrogea ; mais j'ai la mémoire toute fraîche comme si je l'écoutais encore, qu'il me discourut pendant trois grosses heures en une langue que je sais bien n'avoir jamais ouïe, et qui n'a aucun rapport avec pas une de ce monde-ci, laquelle toutefois je compris plus vite et plus intelligiblement que celle de ma nourrice. Il m'expliqua quand je me fus enquis d'une chose si merveilleuse, que dans les sciences il y avait un vrai, hors lequel on était toujours éloigné du facile ; que plus un idiome s'éloignait de ce vrai, plus il se rencontrait au-dessous de la conception et de moins facile intelligence.

« De même, continuait-il, dans la musique ce vrai ne se rencontre jamais, que l'âme aussitôt soulevée ne s'y porte aveuglément. Nous ne le voyons pas, mais nous sentons que nature le voit ; et sans pouvoir comprendre en quelle sorte nous en sommes absorbés, il ne laisse pas de nous ravir, et si, nous ne saurions remarquer où il est. Il en va des langues tout de même. Qui rencontre cette vérité de lettres, de mots, et de suite, ne peut jamais en s'exprimant tomber au-dessous de sa conception : il parle toujours égal à sa pensée ; et c'est pour n'avoir pas la connaissance de ce parfait idiome que vous demeurez court, ne connaissant pas l'ordre ni les paroles qui puissent expliquer ce que vous imaginez. »

Cyrano de Bergerac, Les Etats et *empires* du soleil, première édition posthume 1662.

Texte 9 : Les hiéroglyphes, clé de l'Egypte ancienne

Le terme de hiéroglyphe signifie gravure sacrée, du grec *iéros* (saint) et *gluphein* (graver). Cette stèle est celle de Nefertiabet, règne de Cheops, elle date de la IV^e Dynastie, 2620 ans avant Jésus-Christ. L'écriture est faite de formules, car les hiéroglyphes sont aussi les écritures sacrées qui accompagnent les défunts de l'Egypte ancienne dans leur dernière demeure.

Écriture arabe

Cette écriture, très élaborée, se prête si bien à toutes les formes de décoration que le terme d'arabesque en dérive. Dans le livre sacré du Coran, comme dans cet exemplaire du XVI^e siècle, apparaissent des pages très ouvragées.

Écriture grecque

Elle peut être légère et gracieuse dans son écriture en lettres minuscules reliées. Elle peut être régulière et rigide dans le marbre ou la pierre antique. L'alphabet grec s'inspire en partie de l'alphabet phénicien, il ajoute des voyelles aux consonnes. *M* influence ensuite, à son tour, l'élaboration de l'alphabet latin par l'intermédiaire des Étrusques qui vivaient dans le nord de l'actuelle Italie. Aujourd'hui l'alphabet latin est employé dans le monde entier.

Texte 10 : Sérénité face aux modes

La recherche de l'impossible pureté de la langue conduit infailliblement à l'appauvrissement ; puis au dépérissement. Au vrai, le purisme, animé pourtant des meilleures intentions, menace dangereusement la langue ; plus dangereusement que les transformations, les innovations ou les emprunts.

Or les Français sont restés puristes de cœur et d'esprit ; toujours remplis d'inquiétudes sur l'avenir de leur langue. De nos jours encore, ils protestent contre les emprunts, même s'ils les utilisent avec délice ou snobisme. Il faut dire que les linguistes professionnels ont déserté le champ de bataille, au nom « du fleuve qui coule sans interruption » : le mot d'ordre, pour une très forte majorité, c'est encore la « non-intervention ». Rien ne doit troubler le savant à son poste d'observation. Il a des yeux et des oreilles, mais pas de mains.

Il est vrai que défendre l'ancien en vertu de principes moraux ne fait rien à l'affaire. La langue, comme l'eau, file entre les doigts. Est-on si sûr pourtant qu'une telle attitude, neutre ou passive, soit en tous points requise ? Les linguistes pourraient au moins contribuer à réduire les craintes toujours agissantes et les méfiances que soulève l'innovation. Il n'est même pas utile à ce point d'évoquer la question de l'orthographe et sa réforme qui constitue une manière de *OK Corral* où s'affrontent conservateurs et novateurs-réformateurs. Moyennant quoi, rien ne bouge.

Mais à quelles conditions pourrait-on calmer les angoisses ? Il n'est pas impossible de prendre d'abord une perspective *critique*, en distinguant le futile de l'agréable. De fait, tous les mots nouveaux ou tous les emplois récents ne manquent pas de charmes. Que l'on songe à l'emploi de *glauque* pour regretter une soirée sinistre ou épinglez une triste « boîte ».

D'autres sont détestables, non en eux-mêmes, mais parce qu'ils favorisent la bêtise, la bassesse ou la paresse d'esprit. La prétention aussi. Ce n'est pas un linguiste, mais un philosophe - Gilles Deleuze - qui proteste, fou rire aux lèvres, contre l'emploi du mot *concept* pour désigner « l'ensemble des présentations d'un produit » : un paquet de nouilles, par exemple ; de sorte que « le publicitaire se présente comme le concepteur par excellence. »

Pourquoi le linguiste devrait-il écarter comme indigne toute attitude critique, polémique même ? Il serait plus juste de s'appliquer, disait Mon-crif, à discerner « les mots qui n'ont qu'une vogue passagère » et « ceux que la langue reçoit réellement » ; à défendre les mois nouveaux utiles comme à pourfendre les signes de la bêtise, non pour leur nouveauté mais pour leur niaiserie ; *ou* leur laideur, pourquoi pas ?

Texte 11

